

« tième siècle. *L'esprit du dix-huitième siècle n'a pas besoin d'apologie. L'apologie d'un siècle est dans son existence ; car son existence est un arrêt et un jugement de Dieu même*, ou l'histoire n'est qu'une fantasmagorie insignifiante (1). » — Non ! l'apologie d'un siècle n'est point dans son existence. L'existence n'est rien autre chose que la première condition de l'épreuve à laquelle Dieu soumet les générations ; elle n'est ni le gage, ni la récompense de la victoire. Honneur à qui use bien de la vie ! honte à qui en abuse ! Voilà la règle d'après laquelle doivent être jugés les individus et les peuples. Pour faire absoudre légitimement une époque au tribunal de l'histoire, il ne suffit donc pas de mettre en cause la Providence, comme un agent provocateur, ou comme un complice irresponsable, dont l'influence toute-puissante déroberait le crime et l'erreur à une juste condamnation. L'histoire, en effet, ne serait qu'une vaine et dangereuse *fantasmagorie* ; si elle devait amnistier également tous les siècles, soit qu'ils aient combattu pour la vérité et pour la vertu, soit qu'ils aient servi honteusement les passions. Sa mission, c'est de glorifier les uns et de flétrir les autres, pour l'instruction de ceux qui leur succèdent. Quand elle absout ce qu'elle doit condamner, elle abdique, ou plutôt elle profane ses austères

(1) *Fragm. philos.*, t. I, p. 47. — M. Leroux n'a-t-il pas tiré la conséquence rigoureuse de ces principes, quand il a osé soutenir que *l'Athéisme est providentiel* à certaines époques ?

fonctions : au lieu de servir à l'éducation du genre humain, elle fait de son ministère auguste un ministère de corruption.

« C'était au Cartésianisme, dit-on, à garder l'esprit humain et à remplir toutes les conditions qui peuvent éterniser un système. » Eh quoi ! Parce qu'il y avait des imperfections dans la philosophie cartésienne, l'esprit humain pouvait-il embrasser légitimement le sensualisme, le matérialisme, l'athéisme, le scepticisme ? Dites plutôt que c'était son devoir de corriger progressivement ces imperfections. Dites que, pour remplir ce devoir, il ne fallait pas renier le spiritualisme chrétien ! Assurément, si le sensualisme a dominé le dix-huitième siècle, il n'a dû sa puissance, ni au génie de ses représentants, ni au bon sens, ni à la droiture de ses adeptes, ni à l'infériorité scientifique de ses adversaires. Locke n'a-t-il pas été réfuté de la manière la plus solide par le grand et religieux Leibniz ? M. Cousin l'avouera sans doute : car son titre de gloire le plus incontestable, c'est d'avoir reproduit avec une verve éloquentة la polémique des *Nouveaux Essais* (1). Comment donc peut-il soutenir que le triomphe de Locke et l'oubli de Leibniz font honneur à l'esprit humain ?

« L'esprit d'analyse et d'observation devait avoir

(1) Cf. *l'Histoire de la Phil. au XVIII^e siècle*, t. II, par M. COUSIN, et les *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*, par LEIBNIZ.

« sa place dans le progrès des temps , et il l'a eue
« au xviii^e siècle. » — D'accord ! Mais pour prendre sa
place légitime, il ne devait pas déclarer la guerre aux
croyances les plus saintes et aux institutions les plus
vénéralles ! D'ailleurs qu'a-t-il gagné en apostasiant ?
Rien , absolument rien ; car notre raison n'acquiert
pas de nouvelles ressources *naturelles*, en se privant
des secours *supernaturels* de la révélation et de la grâce.
L'esprit d'analyse et d'observation a fait d'incontestables
progrès au dix-huitième siècle, spécialement dans
le domaine des sciences physiques et mathématiques ;
mais le sensualisme et le scepticisme religieux n'y
ont nullement contribué, et ils ne sauraient dès
lors s'en faire un titre d'honneur. Ce que de Maistre
a dit en parlant de Bacon, s'applique bien plus
justement encore au rationalisme du dix-huitième
siècle : « Comme le baromètre, il a annoncé le beau
« temps, et l'on a cru qu'il l'avait fait. » Parmi les
savants les plus illustres de cette époque, plusieurs
étaient sincèrement chrétiens (1) ; et quant aux autres,
enfermés dans leurs études spéciales, ils étaient
plutôt étrangers qu'hostiles aux vérités religieuses ;
ou, si quelques-uns ont été entraînés par l'esprit de
coterie à une guerre insensée contre la foi, leur
sensualisme et leur impiété n'ont été ni le principe,

(1) Tels sont EULER, dans les *Mathématiques* ; BONNET, JESSIEU,
DE HALLER, GALVANI, VOLTA, DELUC, l'abbé HAUY, dans les *Sciences
naturelles*, etc.

ni la conséquence légitime de leurs découvertes
scientifiques. C'est donc sans nul droit qu'on
voudrait couvrir la honte du philosophisme anti-
chrétien sous un manteau de gloire, qui ne lui ap-
partient pas. Comment dès lors justifier l'absolution
générale accordée par M. Cousin au dix-huitième
siècle ? Comment excuser surtout le fatalisme im-
pie, à l'aide duquel il s'efforce de réhabiliter en
masse une époque aussi funeste à la vraie philoso-
phie qu'à la vraie religion ?

D'ailleurs, il faut bien le dire : M. Cousin ne se
contente pas d'amnistier vaguement le dix-huitième
siècle, en soutenant qu'à tout prendre, il a fait plus
de bien que de mal. Non, l'illustre professeur va
beaucoup plus loin dans son apologie : sa thèse,
c'est que le dernier siècle *devait* être sceptique, comme
il l'a été. Les paroles qui suivent immédiatement
celles que nous venons d'examiner ne laissent au-
cun voile sur la pensée de M. Cousin à cet égard.
« On accuse beaucoup, dit-il, l'esprit nouveau d'in-
« crédulité et de scepticisme ; mais il n'est sceptique
« que sur ce qu'il n'entend pas, incrédule que sur ce
« qu'il ne peut croire, c'est-à-dire que les conditions
« de comprendre et de croire ayant alors, comme
« déjà à plusieurs époques, changé pour le genre
« humain, il fallait bien, sous peine d'abdiquer
« son indépendance, qu'il imposât ces conditions
« nouvelles à tout ce qui aspirait à gouverner son
« intelligence et sa foi. Sa foi n'est ni épuisée, ni

« diminuée : le genre humain ne vit que de foi ;
« seulement les conditions de la foi se renouvellent.
« *Au dix-huitième siècle, la condition générale pour
« comprendre et pour croire était d'avoir observé (1).* »
— Les philosophes du dix-huitième siècle n'ayant pu
observer ni la Trinité, ni l'Incarnation, ni la créa-
tion, ni l'action perpétuelle et universelle de la Pro-
vidence, ni la vie à venir, ni la loi sacrée du devoir,
ni le but de notre destinée morale, etc., puisque
rien de tout cela ne tombe sous l'observation, il
s'ensuit que leur foi devait se réduire aux phénomè-
nes compris dans la sphère étroite de leur experien-
ce personnelle ! — Peut-on donner au scepticisme
voltairien une absolue plus complète ?

Et ce n'est pas là une exagération fugitive, sans
rapport avec les autres doctrines de M. Cousin. Bien
au contraire, c'est une conséquence rigoureuse des
théories fatalistes et optimistes développées dans
l'*Introduction à l'histoire de la Philosophie*. — *Tout ce
qui est réel est rationnel*, disait Hegel. — *Tout est bien
dans l'histoire*, a répété M. Cousin. Tout y est providen-
tiel ; car la Providence n'a pas seulement permis,
elle a ordonné que l'humanité eût un développe-
ment régulier, et la nécessité est le caractère essen-
tiel qui partout la manifeste (2). « Je ne sache rien

(1) *Pragm. philos.*, t. I, p. 48, préface de la 1^{re} édition.

(2) Voyez les textes cités plus haut, p. 414 et suivantes.

La Providence, dit-il ailleurs, est engagée dans la question de

« au monde qui n'ait sa raison d'être, sa nécessité,
« sa loi (1). » — Mais, si le développement de l'hu-
manité est une géométrie inflexible ; si toutes ses
phases se déduisent les unes des autres, comme
une série de théorèmes ; si tous les éléments d'une
époque se tiennent, comme les différents termes
d'un syllogisme parfait (2), si tous ont leur nécessité,
la justification du XVIII^e siècle résulte du fait même
de son existence, et le Voltairianisme a été néces-
saire, comme tous les événements de cette époque.

Le Voltairianisme nécessaire, c'est-à-dire, l'im-
piété nécessaire ; — le mépris de Dieu inspiré par
Dieu lui-même, l'Athéisme providentiel (3) ; — voilà

• la nécessité des lois de l'histoire. Nier l'une, c'est ébranler
• l'autre. Si la Providence est dans l'histoire, il faut bien qu'elle
• y soit avec un plan fixe, c'est-à-dire avec des lois nécessaires. »
(*Introduction à l'hist. de Phil.*, 8^e leçon, p. 9-10.)

(1) *Ibidem*, p. 43.

(2) « Rappeler tout fait, même le plus particulier, à sa loi gé-
• rale, à la loi qui sert le fait être, examiner son rapport avec
• les autres faits élevés aussi à leurs lois, et de rapport en rapport
• arriver jusqu'à saisir celui de la particularité la plus fugitive à
• l'idée la plus générale d'une époque, c'est là la règle éminente
• de l'histoire. » (*Ibidem*, p. 43.) — L'historien qui ne sait pas se
rendre compte de cette *Génèse* divine n'est, aux yeux de M.
Cousin, qu'un chroniqueur plus ou moins exact, plus ou moins
superficiel, et ne mérite pas le nom d'historien philosophe.
— Une pareille philosophie de l'histoire ne suppose-t-elle
pas clairement le fatalisme universel ?

(3) On a dit souvent que Voltaire, en attaquant la révélation,

donc les ridicules blasphèmes auxquels M. Cousin est poussé par une logique inflexible !

Mais son optimisme a d'autres conséquences plus honteuses encore, peut-être. Voulez-vous avoir le triste spectacle de la tolérance pyrrhonienne à laquelle il conduit ? Lisez les pages où M. Thiers décrit, sans aucun signe d'indignation ou de dégoût, les saturnales délirantes de l'athéisme révolutionnaire, l'apothéose de Marat et l'inauguration solennelle du culte de la Raison. Quand il a terminé sa narration, il se rappelle que tous ses lecteurs ne partageront peut-être pas son indifférence optimiste et que plusieurs verront « avec dégoût ces scènes » sans recueillement, sans bonne foi, où un peuple (1) changeait son culte, sans comprendre « ni l'ancien, ni le nouveau. » Il essaie donc d'atténuer ce dégoût par quelques réflexions philosophi-

respecta du moins la loi naturelle. Mais qu'était-ce pour lui que la loi naturelle ? Une arme contre le Christianisme, et rien de plus. Il se moquait des matérialistes, quand ils l'ennauyaient ; mais il trouvait charmant qu'on imprimât que l'âme est mortelle. Il riait des albêes, parce qu'il les trouvait sots ; mais plus souvent encore, il osa rire de Dieu. (Voyez la 33^e Helvienne de Barmel, la lettre à Berger du 10 octobre 1756, etc., etc. — *De l'Âme*, par Sonaxus, médecin de Trajan ; *Métaphysique*, ch. VI, etc., etc.)

(1) Un peuple !... Non, grâce à Dieu, ce n'était pas un peuple qui s'abandonnait à ces hideuses folies, ce n'était qu'une poignée de tyrans ; et c'est calomnier la France que de lui imputer les crimes de ces prétendus représentants du peuple !

ques : « Quand le peuple est-il de bonne foi ? demande-t-il ironiquement. Quand est-il capable de comprendre les dogmes qu'on lui donne à croire (1) ? Ordinairement que lui faut-il ? De grandes réunions qui satisfassent son besoin d'être assemblé, des spectacles symboliques, où on lui rappelle sans cesse l'idée d'une puissance supérieure à la sienne, enfin des fêtes où l'on rend hommage aux hommes qui ont le plus approché du bien, du beau, du grand ; en un mot des temples, des cérémonies et des saints. Il avait ici des temples, la Raison, Marat et Lepelletier ; il était réuni, il adorait une puissance mystérieuse, il célébrait deux hommes. Tous ses besoins étaient donc satisfaits, et il n'y cédait pas autrement qu'il n'y cède toujours (2). »

Ces paroles ont-elles été inspirées à M. Thiers par

(1) Pauvre peuple ! Comme ceux qui exploitent tes passions, te méprisent et calomnient ta simplicité ! Mais ils ne nous traitent pas mieux qu'ils ne traitent ta majesté souveraine. Le plus poli et le plus réservé de nos ennemis et des tiens n'a-t-il pas dit un jour que « ce n'est l'affaire ni du poète, ni du prêtre, de savoir ce qu'ils font ? » (*Hist. de la Philos. du xviii^e siècle*, t. II, 24^e leçon, p. 482.)

(2) *Hist. de la Révolution française*, t. V, p. 205-206. — Oui, il y a toujours eu dans le peuple une masse corrompue et sans bonne foi, qui ne demandait à la religion qu'un équivalent du culte de la Raison et du culte de Marat. Mais c'est calomnier le peuple que de le confondre avec cette masse dépravée. Il y a des âmes simples et ignorantes, dont le bon sens éclairé par

l'optimisme de M. Cousin ? Je ne le prétends pas. Mais j'ose dire que M. Cousin ne saurait en désavouer le fond, sans désavouer toute sa philosophie de l'histoire. Que le ton de cette apologie trahisse une légèreté peu philosophique, que le scepticisme et le mépris du peuple, c'est-à-dire de l'immense majorité du genre humain, y apparaissent trop à découvert, notre prudent philosophe a pu le penser. L'athéisme de Chaumette était assurément trop peu subtil, et ses fêtes étaient trop dégoûtantes, pour obtenir complètement les sympathies d'un esprit aussi distingué. Jene pense pas non plus que la citoyenne Momoro paraisse à M. Cousin un symbole très convenable de la Raison. Mais, malgré tout cela, il est impossible que l'apothéose de la Raison et de Marat n'aient point obtenu grâce à son tribunal, comme à celui de M. Thiers. Cette apothéose n'est-elle pas une des scènes les plus ca-

la grâce, discerne plus sûrement la vérité religieuse que ne le font souvent des politiques, des historiens et des philosophes renommés pour la subtilité de leur esprit. Ces âmes droites et humbles ne prétendent point *comprendre* pleinement toutes les vérités mystérieuses qu'on leur enseigne; elles seraient incapables de rendre un compte bien précis des motifs de leur foi; mais où est le philosophe qui comprenne pleinement les réalités les plus palpables, et qu'on ne puisse embarrasser sur les axiomes les plus évidents? — Oh! qu'il y a une profonde philosophie de l'histoire dans ces paroles de notre divin Maître: « Confiteor » tibi, Pater, Domine coeli et terræ, quia abscondisti hæc à » sapientibus, et revelasti ea parvulis. » (MATTH., XI, 25.)

ractéristiques de la Révolution que l'habile professeur nous propose d'absoudre *en masse*? N'est-elle pas la conséquence rigoureuse, l'application logique de cette philosophie athée et révolutionnaire, dont il proclame la nécessité? D'ailleurs, ne savons-nous pas qu'il a eu, lui aussi, une ardente admiration pour Marat? Et qu'est-ce que le Dieu de son *Introduction à l'histoire de la Philosophie*, sinon cette même Raison, que l'on voulait en 93 substituer au Dieu du Christianisme? Assurément Chaumette avait des idées très grossières sur la nature du Dieu nouveau dont il voulait devenir le pontife; mais, entre son athéisme idolâtrique et le panthéisme anthropolatre de Hegel, il n'y a, en définitive, que des différences extérieures, des différences de forme, tout-à-fait analogues à celles qui, d'après le chef de l'école éclectique, séparent la spontanéité et la réflexion, la Religion et la Philosophie. Il semble donc que l'opinion de M. Cousin sur ce sujet doit logiquement se réduire à ceci: « Le citoyen Chaumette n'était pas, à bien dire, un philosophe; c'était un apôtre enthousiaste de la raison et de la liberté. C'est là sa gloire, et aussi l'explication de ses erreurs. Je pourrais dire ses fautes; mais il y a au fond de mon cœur une tendresse incincible pour cet homme (1).

(1) C'est ce que M. Cousin disait un jour, dans une leçon publique, en parlant du dernier des Brutus, après qu'il avait lu en secret à ses élèves les journaux de Marat. — (Voyez *De l'Éclectisme*, par P. LEBROUX, p. 85.)

Il ne comprit pas les véritables conditions du culte de la Raison ; mais il reconnut au moins confusément cette importante vérité, que la *Philosophie est le culte des idées et des idées seules* (1), c'est-à-dire le culte de la Raison. Après tout, ce n'est point l'affaire des prêtres de savoir ce qu'ils font ; si le pontife de la Raison et de Marat ne comprenait guères le culte dont il se faisait l'apôtre, il n'était donc pas pour cela indigne de son rôle. Il a pressenti la théologie hégélienne ; il en a été le précurseur inspiré. Grâce donc pour ses fautes ! Honneur à l'instinct prophétique qui lui fit devancer l'avenir ! — M. Cousin n'a jamais tenu ce langage, en public du moins ; mais, si ce n'est pas là sa pensée, c'est au moins celle de ses disciples les plus hardis et les plus conséquents, comme c'est la doctrine avouée de la *Gauche hégélienne*.

§ IV.

De la situation respective du Christianisme et de la Philosophie au XIX^e siècle.

I. — Après avoir déclaré le scepticisme du dix-huitième siècle nécessaire et légitime, M. Cousin devait proclamer celui du dix-neuvième siècle également

(1) M. Cousin définissait ainsi la Philosophie dans son Cours de 1828, 1^{re} leçon, p. 27.

légitime, également nécessaire. Il a été sur ce point tout-à-fait d'accord avec lui-même. « Examinons-nous bien, dit-il, nous autres hommes, et surtout Français du dix-neuvième siècle : si nous sommes plus justes que nos pères envers le passé, nous ne pouvons pas nous y reposer plus qu'eux ; nous amnistions nos pères et le temps, et nous n'avons foi qu'à l'observation et à l'expérience. Ainsi nous sommes : il faut nous y résigner (1). » — Mais une semblable résignation serait un suicide moral ! Car enfin, ce n'est pas dans le cercle étroit de notre expérience que nous pourrions trouver Dieu ; ce n'est pas là que nous apprendrions notre origine et notre fin dernière. Tout ce que nous avons le plus pressant besoin de connaître, pour nous diriger, nous soutenir, nous consoler dans la vie, est au-dessus et au-delà de l'observation. La condition que le Rationalisme nous propose, serait donc la dégradation et la mort de l'âme. Et c'est au nom de la Philosophie, au nom du progrès, qu'on nous demande de l'accepter !

(1) *Fragm. philos.*, t. I, p. 49. — Quand Jouffroy veut rendre le Christianisme, il l'appelle le *vieux dogme*. Cette expression, dans son langage, est une insulte, mais du moins elle est assez claire. M. Cousin, plus prudent, évite toujours ces expressions qui frappent l'esprit même le plus distrait. Au lieu du *vieux dogme*, par exemple, il dira le *passé*, le *moyen-âge*, la *théocratie*, l'*école théologique*, etc. Moyennant cela, il peut dire du Christianisme tout ce qu'il veut, sans nul danger.

Du reste, quand on a répudié la foi chrétienne et qu'on a pris le parti de n'y plus revenir, on est condamné par la logique à cette position désespérée, et il est naturel que l'on tâche de s'y résigner. Aussi M. Cousin essaie-t-il de se persuader que l'homme est réduit à ses forces naturelles, et qu'il doit s'en tenir, bon gré mal gré, à l'observation, comme à l'unique moyen de connaître avec certitude. — « Après tout, dit-il, il n'y a pas grand mal à « cela. Pensons-y bien : se réduire à l'observation « et à l'expérience, c'est se réduire à la nature humaine..... Nous faut-il donc autre chose (1) ? » — Oui certes ! car la nature humaine est radicalement incapable de se suffire à elle-même ; et je n'en voudrais d'autre preuve que l'impuissance du

(1) *Ibidem*. — « L'observation, ajoute M. Cousin, c'est-à-dire « la nature humaine acceptée comme unique instrument de « découverte, bien employée suffit, ou rien ne suffit ; car nous « n'avons plus autre chose et nos desanciers n'ont eu rien de plus. » (*Ibidem*, p. 50.) Peut-on nier plus clairement la révélation sur-naturelle ? Eh bien ! après avoir si formellement écarté la révélation, après avoir réduit l'humanité à la Philosophie et la Philosophie à l'observation, M. Cousin, sans vouloir consentir à aucun désaveu, a inscrit ces paroles presque en tête de son livre : « Bornier la philosophie à l'observation c'est, qu'on le sache ou qu'on l'ignore, la mettre sur la route du scepticisme. » (*Ibidem*, préface de la 2^e édition, p. 3.) Vous qui entrez à l'école de M. Cousin, laissez donc au seuil toute espérance : « Lasciate ogni speranza ! »

Rationalisme à sortir de la sphère étroite où il nous conseille de nous enfermer.

Au premier abord, il semble qu'ici les paroles de M. Cousin outre-passent sa pensée. Ne sait-il pas que la raison perçoit avec la plus complète évidence des principes nécessaires, éternels, universels ? Ces vérités supérieures que l'on appelle les *axiomes*, l'expérience n'est pas seulement incapable de les donner ; elle est impuissante même à les vérifier ; force lui est pourtant de les supposer perpétuellement. Nous réduire à l'observation, ce n'est donc pas seulement nous réduire à la nature humaine ; c'est faire pis ; c'est mutiler cette nature ; c'est comprimer les tendances les plus élevées de notre âme ; c'est méconnaître nos véritables besoins, et dégrader notre raison, qui ne peut, comme notre cœur, trouver de repos qu'en Dieu, foyer vivant et lumineux de la vérité. M. Cousin sait tout cela ; il l'a enseigné maintes fois ; mais il est entraîné par l'influence du scepticisme empirique ; et il réduit la raison à n'être qu'un instrument de l'observation. Il la garde au service de l'expérience, et il la montre fort bien qu'elle est nécessaire pour cette fonction subalterne ; mais, hors de là, il n'ose plus guères se fier à son témoignage, ou, s'il le fait, c'est une de ces inconsciences que l'homme se permet aisément, quand elles lui sont conseillées par ses intérêts, ou par ses besoins naturels.

Tel est l'abîme dans lequel le Rationalisme glis-

sera toujours. Ne croire qu'à son expérience immédiate et personnelle, voilà le dernier mot de la science pour un logicien qui a renié le Christianisme, et qui ne veut pas y revenir. Appliqué dans toute sa rigueur, cet empirisme détruirait les sciences, comme la société et la religion : aussi l'on y déroge à chaque instant ; mais, sans le professer ouvertement, sans peut-être s'avouer à soi-même que l'on y tient, on le met secrètement en réserve, comme une arme offensive et défensive, à l'aide de laquelle on saura, quand on voudra, se débarrasser des vérités gênantes.

Ce qui plaît surtout dans cette arme, c'est qu'il n'y en a pas de plus efficace pour démolir tout l'édifice de la théologie chrétienne, et pour ébranler les faits surnaturels, qui donnent à cet édifice tant de solidité et de grandeur. Toutefois, il y a une considération qui doit en dégoûter un peu, c'est qu'après avoir détruit l'ancienne foi, elle rendrait impossible le développement d'un dogme nouveau ; or il y a dans l'homme un besoin de foi religieuse qui renaitra perpétuellement, et qui se fait sentir chaque jour d'une manière plus vive (1). Ceux mé-

(1) Jouffroy l'avoue avec une expression de regret profondément caractéristique. « On se trouve à vide, dit-il, détaché d'une croyance et ne tenant plus à aucune, dans une parfaite indépendance d'esprit qui flatte, et à laquelle on se plaît quelque temps, mais qui ne tarde pas à fatiguer une nature dont la foi blesse ne supporte pas le doute. » (*Mét. phil.*, p. 12.)— Toute

mes qui ne veulent pas donner à ce besoin sa légitime satisfaction, sont obligés de le tromper par des promesses séduisantes. De là est née une dernière théorie, qui couronne tout le système de l'école éclectique sur la Philosophie de l'histoire.

II. — « Le Christianisme traditionnel, *ultramontain* ou catholique ne peut plus, dit-on, satisfaire les intelligences élevées. Mais la Philosophie va prendre sa place, et c'est à elle qu'appartient désormais l'honneur de diriger l'élite et l'avant-garde de l'humanité. Pour remplir dignement cette glorieuse mission, elle va donc fonder, dans le monde de la pensée, une sorte de Catholicisme transcendantal, qui ralliera les esprits supérieurs de toutes les communions. » — Les principaux membres de l'école éclectique ont insinué plus ou moins clairement ces propositions ; mais ils se sont divisés, et ils ont varié sur le sens et la portée qu'il faut leur donner. Nous allons exposer, dans le reste de ce chapitre et dans le chapitre suivant, les mobiles opinions de MM. Cousin, Damiron et Jouffroy sur ce point.

Il y a longtemps que M. Cousin songe à inaugurer une ère nouvelle dans la religion, comme dans la Philosophie. Car, en 1817, lorsqu'il fit son pré-

l'âme de Jouffroy se révèle dans ces paroles. Il était fier de ses doutes ; il se complaisait dans la funeste indépendance qu'ils lui procuraient, et il regrettaient de ne pas être assez fort pour se fixer dans l'incertitude universelle !

mier voyage en Allemagne, il écrivait déjà ces paroles significatives, dans le programme des questions qu'il voulait proposer aux philosophes d'outre-Rhin : « N'y a-t-il pas un retour possible au Catholicisme sans ultramontanisme ? La tentative de Leibniz, à la fin du XVII^e siècle, de rapprocher les églises protestantes de leur mère, l'Église catholique, est-elle impossible aujourd'hui, au moins dans le monde de la pensée, par une philosophie supérieure ? » Au premier abord ces lignes pourraient sembler écrites par un bon gallican. Malheureusement nous savons aujourd'hui à quoi nous en tenir sur le gallicanisme de M. Cousin, et sur la philosophie supérieure par laquelle il veut concilier, dans le monde de la pensée, catholiques et protestants. Quand le jeune suppléant de Royer-Collard fut initié au syncrétisme panthéistique de Hegel, il oublia l'éclectisme conciliateur du grand Leibniz, qui ne tarda pas sans doute à lui paraître beaucoup trop ultramontain. Il a promulgué, en 1826 et en 1828, cette philosophie supérieure, autour de laquelle il espère rallier les esprits éminens de toutes les communions. Or il s'est trouvé qu'elle ressemblait au *Systema theologicum* de Leibniz à peu près comme l'Éthique de Spinoza ressemble à l'Imitation de J.-C. Quand on a percé les nuages dont ce Catholicisme transcendantal aime à s'entourer, on a découvert avec surprise une théologie néoplatonicienne, ou bouddhique, sous un masque de formules chrétiennes.

Assurément, après avoir dénaturé, comme nous l'avons vu, les origines de notre symbole, M. Cousin est tout-à-fait d'accord avec lui-même, quand il émet ses prétentions hautaines. Si c'est la Philosophie qui a suscité l'Évangile, n'est-il pas vraisemblable en effet qu'après dix-huit siècles de méditations, elle doit être en état de corriger et de perfectionner son œuvre ? Mais, quelque naturel que puisse paraître à un rationaliste le désir de transformer et de perfectionner nos dogmes, ce désir n'en est ni plus juste, ni moins dangereux. Il n'en est pas plus juste ; car, en dépit de tous les systèmes, le Christianisme demeure ce qu'il est, une œuvre divine, et par conséquent irréformable. Il n'en est pas moins dangereux : car, dans le travail de décomposition, et dans les vains essais de transformation auxquels on se livre, on ne sait comment discerner la substance indestructible du Christianisme, sous les formes changeantes et périssables dont on suppose que l'esprit humain l'a revêtue. De là résulte une incurable anarchie, au milieu de laquelle toutes les croyances dogmatiques et morales tombent en dissolution.

M. Cousin veut, à la vérité, que l'absorption du Christianisme dans la Philosophie s'opère sans violence ; il exhorte parfois ses disciples à être patients, et à ne pas dissoudre la foi du peuple avec une folle précipitation (1). L'Église lui semble être en-

(1) « Messieurs, dit-il, ayons foi dans l'avenir ; et par con-

core, pour longtemps peut-être, nécessaire à l'éducation des masses. Bien plus, si on veut l'en croire, il ne désire rien tant que de vivre en bonne harmonie avec nous. Seulement, il exige qu'on lui reconnaisse le droit et le pouvoir de *diriger spirituellement* l'élite du genre humain, pour l'élever peu à peu *au-dessus* du Christianisme; et, comme l'Église se refuse à cette concession, il tâche bien de s'en venger! Mais, quand même la rancune ne le pousserait à aucun acte d'hostilité sournoise, les principes générateurs du scepticisme religieux n'en subsisteraient pas moins dans tous ses ouvrages, qu'il réimprime sans nulle correction; et ces principes se développent d'autant plus sûrement que le péril est mieux caché.

De vagues aspirations à un dogmatisme inconnu, une molle sympathie pour les erreurs jeunes ou vieilles, qui obtiennent quelque succès dans le

• séquent, soyons patients dans le présent. Il y aura toujours
• des masses dans l'espèce humaine. Il ne faut pas s'appliquer
• à les décomposer et à les dissoudre d'AVANCE.... *Le Christianisme*, Messieurs, c'est la philosophie du peuple. Celui qui porte
• ici la parole est sorti du peuple et du Christianisme; et j'espère
• que vous le reconnaîtrez toujours à mon profond, à mon
• tendre respect pour tout ce qui est du peuple et du Christianisme. La philosophie est patiente; heureuse de voir les
• masses, le peuple, c'est-à-dire, à peu près le genre humain
• tout entier, entre les bras du Christianisme, elle se contente
• de lui tendre doucement la main, et de l'aider à s'élever
• plus haut encore. • (*Thémis*, 2^e leçon, page 38)

monde ou dans les écoles, et par-dessus tout les scepticisme religieux, voilà, en définitive, les seules impressions générales qui survivent, dans la plupart des esprits, à la lecture de M. Cousin et de ses principaux disciples. Rien de tout cela ne se résout ordinairement en théories. Ainsi l'on ne proclame point le doute en matières religieuses comme un droit absolu, ou comme l'état normal et définitif de l'esprit humain. Ce scepticisme n'est donc pas un système qui provoque l'examen et se prête à la discussion. Non : c'est un état d'incertitude et d'indécision flottante; c'est une infirmité morale, qui résulte de la fausse position où le Rationalisme a engagé la Philosophie; c'est une sorte de prostration et de défaillance intérieure, dans laquelle on retombe sans cesse, quand on s'est épuisé en vains efforts pour arriver à un dogmatisme impossible : mal désolant, qui énerve profondément les âmes, et les rend incapables de ces efforts généreux, de ces combats quotidiens, sans lesquels il ne saurait y avoir de vertu solide!

Ce jugement semblera peut-être injuste aux hommes dont l'attention s'est concentrée sur ce que les ouvrages de M. Cousin et de ses élèves contiennent de vrai et d'utile. Mais qu'on veuille bien y penser : ce qu'il y a de solide dans ces ouvrages n'est pas ce qui a exercé le plus d'influence. Tout au contraire; les meilleurs livres de nos philosophes éclectiques ne sont presque point lus, parce qu'ils

sont très sérieux et flattent peu les passions ou les préjugés à la mode. Qu'est-ce qui a surtout frappé l'attention de la foule dans les publications volumineuses de M. Cousin, sinon la *préface des Fragments philosophiques* et *l'Introduction à l'histoire de la Philosophie*? Or n'est-ce pas là précisément que sont réunies et condensées toutes les erreurs les plus dangereuses du célèbre professeur, par exemple, ses spéculations panthéistiques sur la Trinité, sur le Verbe, sur la Création, sur la Philosophie de l'histoire? N'est-ce pas là que le Syncrétisme, le Fatalisme, le Naturalisme théologique sont insinués avec plus d'art et de persistance? Combien n'y a-t-il pas de lecteurs pour lesquels Jouffroy se réduit pareillement à la *préface des Esquisses de Dugald-Stewart* et à quelques fragments tout pénétrés de scepticisme religieux, tels que les articles du *Globe* intitulés *Comment les dogmes finissent*, la Sorbonne et les Philosophes, etc.? D'ailleurs, l'importance morale des vérités mises en lumière par les maîtres de l'école éclectique est-elle donc si grande? Réfuter avec force le sensualisme *idéologique* de Locke et de Condillac, réhabiliter, dans un langage plein d'éloquence et de charmes, les idées éternelles, universelles et nécessaires qu'une fausse psychologie voulait réduire aux phénomènes mobiles et fugitifs de la sensation, — c'est là sans doute une belle tâche, et M. Cousin s'en est acquitté avec gloire. Mais comme tout cela demeure stérile sous l'influ-

ence du Rationalisme! Et que cela est peu de chose, quand on le compare aux immenses besoins de notre âme, quand on le mesure aux vastes proportions de la doctrine catholique et à l'ambition d'une école qui prétend s'élever au-dessus du Christianisme! Qu'il y a loin de là enfin à résoudre solidement les questions décisives du dogme et de la morale!

En 1817, M. Cousin alla proposer aux philosophes rationalistes de l'Allemagne les questions suivantes : « Dieu est-il un être individuel, ayant une
« personnalité, une conscience, une volonté, une
« raison, dans des proportions appropriées à sa
« nature? Ou n'est-ce que la personification de
« l'ordre du monde, de la première impulsion ju-
« gée nécessaire pour commencer le mouvement,
« de la substance éternelle qu'on est obligé d'ad-
« mettre comme fondement de tous les phénomè-
« nes, dont l'ensemble compose le monde visible?
« — Quel est le but de la vie? Une épreuve imposée
« par Dieu dans le but particulier du salut de l'â-
« me? Ou un simple et nécessaire développement
« de l'existence, sous certaines conditions? — Il y a
« une loi du devoir distincte de l'intérêt et de la
« prudence, et il faut obéir à cette loi : mais, qu'est-
« ce que cette loi commande? comment aller de la
« notion générale du devoir à celle des devoirs par-
« ticuliers? » — Voilà des questions vraiment im-
portantes, et quand on a la prétention de *diriger*

spirituellement l'élite de la société, on devrait bien les résoudre d'une manière nette, précise, complète. A quoi sert en effet tout le reste, si l'on n'a point sur ces questions une doctrine ferme, qui s'impose aux esprits par l'autorité de l'évidence, ou par l'évidence de l'autorité? Eh bien! sur ces questions essentielles, l'enseignement de M. Cousin et de ses principaux disciples a été si contradictoire, ou du moins si vague et si insuffisant, que je défie qui que ce soit d'y puiser jamais une conviction solide. Comment donc la philosophie éclectique pourrait-elle donner à la loi morale des garanties sérieuses et une efficacité véritable?

De l'Orthodoxie de M. Cousin.

Chose étrange! M. Cousin a des prétentions à l'orthodoxie! Oui vraiment; et il se fâche très-fort quand on ose contester son exactitude théologique. C'est même en récompense de sa foi si pure qu'il réclame la conservation de son monopole. Et cette prétention, il y a vingt ans que l'illustre professeur ne cesse de la reproduire! Il y a vingt ans que le *Constitutionnel* et tous les journaux universitaires s'indignent de l'aveuglement ou de l'ingratitude du clergé, qui méconnaît et calomnie un disciple fidèle

des Pères de l'Église, de S. Thomas et de Bossuet!

Je n'exagère point.—Quand M. Cousin développait en 1828 ses théories panthéistiques sur le Verbe, sur la Trinité, sur la révélation ou sur l'incarnation de Dieu dans la nature et dans l'histoire, n'en appelait-il pas à l'autorité de l'Église? N'est-ce pas du haut de l'orthodoxie chrétienne qu'il enseignait les doctrines impies de son maître Hegel et de son hardi condisciple le D^r Strauss. (1)?

En 1833, il écrivait ces curieuses paroles, dans la préface d'une seconde édition de ses *Fragments*: « Que peut-il y avoir entre l'école théologique et moi? Suis-je donc un ennemi du Christianisme et de l'Église? J'ai fait bien des cours et beaucoup trop de livres; peut-on y trouver une seule mot qui s'écarte du respect dû aux choses sacrées? Qu'on me cite une seule parole douteuse, ou légère, et je la retire, je la désavoue comme indigne d'un philosophe.—Mais peut-être, sans le vouloir et à mon insu, la philosophie que j'enseigne ébranle-t-elle la foi chrétienne: ceci serait plus dangereux (2), et en même temps moins criminel: car n'est pas tous jours orthodoxe qui veut l'être. Voyons: quel est le dogme que ma théorie met en péril? Est-ce le dogme du Verbe et de la Trinité? Si c'est celui-

(1) *Introd. à l'hist. de la Phil.*, 5^e leçon, p. 18-19-20.

(2) Nous prenons acte de cet aveu, et nous prions qu'on veuille bien s'en souvenir.

« là, ou quelqu'autre, qu'on l'edise, qu'on le prouve, « qu'on essaie de le prouver : ce sera là du moins « une discussion sérieuse et vraiment théologique. « Je l'accepte d'avance, je la sollicite (1). » Enfin, depuis quelques années, M. Cousin a continuellement répété ces protestations d'orthodoxie, avec une vivacité toujours croissante.

Les personnes qui n'ont jamais lu attentivement les principaux ouvrages de M. Cousin, doivent trouver ces paroles bien édifiantes. Comment, après cela, pourraient-elles douter que le fondateur de la philosophie officielle ne soit un excellent catholique ? Mais les lecteurs qui ont eu la patience de nous suivre à travers les longs détails de notre douloureuse enquête (2), nous demanderont sans doute

(1) Préface de la deuxième édition, 1833; t. I, p. 32 de la 3^e édition, 1838.— Cfr la lettre de Voltaire à Thirlot, du 21 octobre 1736; — ses lettres à d'Alembert du 19 septembre et du 2 octobre 1764; — ses lettres à Berger des 10 et 18 oct. 1736; — à Vernes, 1758; — à Damilaville, 8 oct. 1764, 20 et 28 mai 1765; — à d'Argental, 14 août 1763, 22 octobre 1764 et 5 décembre 1766; — à M. Cogé, 27 juillet 1767, etc., etc.— Nous eussions à peine osé, il y a quelques années, indiquer de pareils rapprochements; mais depuis que M. Cousin a tenté de réhabiliter Voltaire, qui pourrait accuser ces rapprochements de témérité ?

(2) Si longue que soit déjà cette enquête, il s'en faut que nous ayons pu y indiquer toutes les hérésies de M. Cousin. C'est surtout dans le troisième livre que nous ferons ressortir l'opposition de la théologie chrétienne et de la théologie éclectique.

comment expliquer ces étranges protestations d'orthodoxie. A cette question on peut donner diverses réponses plus ou moins vraisemblables. Commentons par celle qui se présente tout d'abord.

M. Cousin a protesté jadis contre « la tyrannie de « ce prétendu principe absolu qu'il ne faut jamais tromper. » Suivant lui, « il y a des tromperies innocentes, il y en a même d'obligatoires (1). » En voyant son monopole sans cesse attaqué au nom du Christianisme, n'a-t-il point cru que c'était l'occasion d'appliquer cette théorie commode ? N'a-t-il point pensé qu'il lui était permis philosophiquement de tromper la foule, dans l'intérêt de la science, dont il présume sans doute que la cause est identique à la sienne ? Si l'on se rappelle le propos dénoncé par M. Leroux (2), il sera difficile de ne pas trouver cette explication probable. Comment ne pas voir même, dans les paroles que nous venons de citer, une dérision insultante ? Essayons

(1) « Par conséquent, ajoute-t-il, il ne faut admettre le principe de ne jamais tromper que sous la réserve de la raison, « plus compréhensive et plus morale que toutes les formules « particulières, et qui ne les accepte toutes qu'à la condition « d'en rester indépendante, de les juger et de déterminer quand, « jusqu'où et comment il convient de les appliquer. » *Traduction de Platon*, t. IV; Argument du Second Hippias, p. 276-277.

(2) « Quant à moi, je crois que le Catholicisme en a encore « pour trois cents ans dans le ventre. En conséquence je tire « humblement mon chapeau au Catholicisme, et je continue « la Philosophie. » (*De la mutilation d'un Écrit de Jouffroy*, p. 35.)

néanmoins de trouver d'autres explications moins odieuses, sinon plus vraisemblables.

Dire que l'illustre professeur croit sérieusement à l'orthodoxie de sa doctrine *ésotérique*, ce serait lui imputer une illusion trop grossière. Mais, en revanche, ne croirait-il pas assez à la souplesse de sa dialectique, pour se flatter de pouvoir défendre, à force d'interprétations subtiles, toute sa doctrine *exotérique*? Remarquez bien qu'il a toujours enveloppé soigneusement ses hérésies de formules obscures, ou de périphrases équivoques; et, si ce voile était souvent diaphane, il a suffi néanmoins pour tromper la foule insouciant et distraite. D'ailleurs, M. Cousin ne se rappelle peut-être guères toutes les paroles compromettantes qui lui sont échappées depuis trente ans, et que nous recueillons aujourd'hui dans un ordre méthodique. Ses élèves ne lui ont-ils pas reproché amèrement d'effacer de sa mémoire tous les souvenirs qui lui causent quelque embarras (1)? Je soupçonne même que, par prudence, il évite de

(1) « Telle est, lui disait, il y a quelques années, M. Leroux, telle est sur vous la séduction de votre système, qu'il a presque effacé dans votre mémoire le souvenir de votre propre passé. A peine vous rappelez-vous combien vous avez été révolutionnaire. Il ne m'étonnerait pas que vous eussiez perdu le souvenir du carbonarisme, par cette raison que vous ne figneriez pas de votre personne dans nos ventes. Combien en effet se sont plaints (et je vous citerai entre autres Sautet, ce camarade de votre enfance et de la mienne, qui fut longtemps

relire ses livres, afin de les défendre avec plus de conviction, et par suite avec plus de succès. Mais, s'il oublie ses propres doctrines, ne lui est-il pas bien plus facile encore d'oublier celles du Catholicisme, sur lesquelles il n'eût jamais probablement des idées bien précises? D'ailleurs, n'a-t-il pas la prétention d'harmoniser les contraires? Ne l'avons-nous point vu, par exemple, assimiler *l'Éthique* à *l'Imitation de Jésus-Christ*? Et n'est-ce pas chez lui une vieille habitude d'identifier les doctrines les plus opposées, dès qu'il croit apercevoir entre elles l'ombre d'une analogie quelconque? Je ne sais donc vraiment si, à force de tout confondre, il n'en est pas venu quelquefois à prendre sa philosophie pour une interprétation transcendante du Christianisme!

Du reste, ces protestations d'orthodoxie sont tout-à-fait conformes aux habitudes des rationalistes allemands, que M. Cousin a pris pour modèles. Hegel, par exemple, se disait bon luthérien, comme son disciple français ose se dire bon catholique; et deux ans après la publication des curieuses paroles que nous venons de citer, le Dr Strauss tenait un langage exactement semblable dans la conclusion de sa prétendue *Vie de Jésus*. Après avoir nié, cha-

• sous votre discipline, et qui s'est tué ayant perdu toute confiance généreuse et toute religion de la vie), combien, dis-je, se sont plaints que vous ressembliez, à cet égard, à la femme de l'Écriture, *quæ concedit, et terrens os suum dicit non sum operata malum*. » (*Réfutation de l'Ésclétisme*, par P. LEROUX, p. 79.)

pitre par chapitre, toute l'histoire évangélique, il ose prétendre qu'en écrivant son livre, il n'a point violé la croyance de l'Église chrétienne, et qu'il confirme bien plutôt cette croyance, en établissant par un dogmatisme solide ce qu'il a détruit par la critique.

Pour comprendre ce ridicule paradoxe, il faut se rappeler une maxime très répandue parmi les castristes de l'école hégélienne. Cette maxime, c'est qu'il importe peu à un Chrétien de savoir si la naissance du Dieu fait homme, ses miracles, sa résurrection, son ascension, sont des réalités historiques, pourvu qu'il reconnaisse sous ces symboles des vérités philosophiques incontestables. L'invention de cette théorie appartient à Spinoza ; mais c'est seulement par Kant et par ses disciples qu'elle a été largement développée et activement propagée. D'après le philosophe de Kœnigsberg, il n'y a aucune croyance historique essentiellement obligatoire pour le salut. Un Chrétien peut donc, sans inconvénient, considérer l'histoire de l'Ancien et du Nouveau-Testament comme un recueil d'apologues, ou d'allégories morales. Fichte, Schleiermacher, De Wette, Schelling, Hegel, etc., ont adopté cette doctrine ; et ils se sont bornés à l'exposer d'une manière plus ou moins originale (1).

(1) Cf. SPINOZA, *Lettre 21 à Oldenburg* ; — KANT, *la Religion dans les limites de la raison*. — M. Trullard nous a donné une

Qui le croirait ? Bon nombre de théologiens et d'exégètes protestants se sont laissés prendre à ce piège. Sous prétexte de sauver l'idée chrétienne, en donnant satisfaction au scepticisme, ils ont renoncé à défendre l'histoire de l'Ancien et du Nouveau-Testament. « C'est ce qu'ils appellent garder l'idée, « en sacrifiant la lettre. Tout impalpable qu'il est, « ce fil imaginaire les empêche de se croire entiè- « rement égarés ; et, bien que leur critique soit « souvent plus meurtrière que celle de Voltaire, ils « ne laissent pas de dire comme Polyeucte : Je suis « chrétien !..... Seulement, de transformations en « transformations, il arrive souvent que l'institu- « tion chrétienne devient précisément ce qui n'a plus « de nom dans aucune langue. Qui ne voit, par exem- « ple, combien complaisantes sont les formules de « l'*Absolu* ? Est-il un culte, une idole auxquels on « ne puisse les appliquer sans efforts ? Et se peut-il « que, sur une aussi faible apparence, des esprits « se croient véritablement échappés au naufrage ? « — Je vois tous les jours des hommes qui, ayant « commencé par rejeter la Génèse, ont été con-

traduction complète de cet ouvrage. Mais M. Bouillier, l'un des principaux membres de la jeune école ecclésiastique, a craint sans doute qu'une traduction complète n'eût pas en France assez de lecteurs ; car il a publié plus récemment une traduction abrégée de ce même traité, avec une introduction que nous apprécierons plus tard. Il vient aussi de traduire la *Méthode pour arriver à la vie bienheureuse*, par Fichte.

« duits plus tard à rejeter les Prophètes , puis les
« Apôtres avec les Évangélistes , puis les saints Pè-
« res , puis les Conciles , puis l'Église , puis la suite
« entière de l'histoire sacrée , si bien qu'à la fin ,
« toute leur tradition s'est bornée à eux-mêmes .
« Mais , dans ce dénûment , ils n'ont point perdu
« leur assurance ; ils ont rencontré dans une école
« de métaphysique un certain nombre de formules
« faciles à retenir , telles que : *le Non-moi se révèle*
« *dans le Moi , l'Infini dans le Fini* ; ils murmurent
« éternellement en eux-mêmes ces formules sa-
« crées ; et la vertu occulte en est , en effet , si gran-
« de , qu'ils sont sincèrement convaincus , non pas
« seulement qu'ils sont les plus religieux de la terre ,
« mais qu'ils sont les plus orthodoxes de la chrétien-
« té . Non contents de le penser en secret , ils le pu-
« blient hautement à la face du genre humain...
« De tout ce que j'ai vu jusqu'ici , rien ne m'a causé
« d'abord un plus grand étonnement . Il y a aussi
« des somnambules , qui bercent sur leur sein des
« pierres du cimetière , pensant que c'est là leur
« enfant endormi (1) ! »

Grâce à Dieu , nous n'avons pas à craindre que
des illusions aussi étranges se propagent dans nos

(1) E. QUINET, *Allemagne et Italie*, t. II, p. 395-397. — Croi-
rait-on qu'après avoir écrit ces pages si spirituelles , M. Quinet
s'est prétendu , lui aussi , plus orthodoxe que toute l'Église ca-
tholique , sous cet ingénieux prétexte qu'il continue la sainte
tradition du Voltairianisme , du Jacobinisme et du Bonapartisme !

écoles de théologie catholique ; l'autorité inflexible
de l'Église nous en préservera toujours . Mais il en
est autrement de la jeunesse laïque élevée par l'U-
niversité : non-seulement , dans la plupart de nos
collèges , elle ne reçoit pas une instruction religieu-
se assez forte pour se préserver de ces illusions dé-
plorables ; mais j'ose dire que tout la dispose à y
tomber , depuis les premières leçons d'histoire que
lui donnent les élèves de M. Michelet , jusqu'aux le-
çons de philosophie qu'elle reçoit des disciples de
M. Cousin . Sans doute , en général , les professeurs
universitaires ne se permettent pas d'attaquer ou-
vertement nos saintes Écritures . La plupart s'abstien-
nent peut-être , sinon par respect , du moins par
prudence , de toute négation précise , de toute ob-
jection découverte , sur ces matières réservées à
l'enseignement *isotérique* des écoles supérieures .
Mais , sans attaquer explicitement la Bible et l'É-
vangile , comme les exégètes rationalistes de l'Alle-
magne , ne peuvent-ils pas saper les bases histori-
ques du dogme chrétien , d'une manière tout aussi
efficace et beaucoup moins compromettante ? Ne
leur suffit-il pas d'insinuer à leurs élèves la philo-
sophie de l'histoire renfermée dans les ouvrages
de M. Cousin et de ses principaux disciples ? Qu'à
l'exemple de leurs maîtres , ils fassent toujours ab-
straction de l'Ancien et du Nouveau-Testament ;
qu'ils passent sous silence la révélation primitive ,
la révélation mosaïque , les prophéties , tous les faits

suraturels de l'Évangile et de l'histoire ecclésiastique ; qu'ils ne tiennent compte ni de la chute originelle, ni de la rédemption, ni de l'influence profonde exercée sur toute l'espèce humaine par ces deux faits mystérieux ; qu'ils attribuent à une loi de progrès spontané la propagation et la grandeur du Catholicisme ; qu'ils réduisent la religion à un rôle subalterne dans l'œuvre de la civilisation ; que, sous prétexte de tolérance et d'impartialité, ils assimilent le Christ aux fondateurs des fausses religions ; qu'ils s'éprennent enfin d'enthousiasme pour les plus grands ennemis de notre foi, et s'attachent à déprécier ses plus illustres représentants ; cette méthode réussira beaucoup mieux en France que celle du D^r Strauss ; pour peu en effet qu'on l'applique avec adresse, elle produira les mêmes résultats, et causera beaucoup moins de scandale. — Si parmi les jeunes professeurs de rationalisme, il s'en trouve qui hésitent encore à marcher ainsi sur les traces de leurs maîtres, qu'ils conseillent au moins discrètement la lecture des principaux ouvrages de MM. Cousin, Jouffroy, Damiron, Michelet, E. Quinet, etc. ; qu'ils aient soin de vanter à propos la *critique profonde* de Spinoza, et l'*érudition solide* du D^r Strauss ; ces moyens et quelques autres semblables leur suffiront pour atteindre le but, sans éclat et sans péril. Ils pourront ensuite se proclamer avec confiance plus religieux que les Jésuites et les Ultramontains, plus chrétiens même que le Pape et

tous les Evêques (4) ; non-seulement ils seront applaudis par un grand nombre de leurs élèves, mais, s'il en est besoin, ils feront constater, en Conseil royal, la pureté de leur foi.

Hélas ! ce ne sont point là de simples possibilités, des conjectures chimériques ; ce sont au contraire des réalités effrayantes, qu'on ne détruira jamais par des réglemens de police universitaire, et qui sont assurées de trouver dans le monde une protection sympathique. Le monde, en effet, est plein, comme nos collèges, de prétendus chrétiens, qui veulent être tenus par l'Église pour de bons et fidèles catholiques, quoiqu'ils fussent désolés de passer pour tels dans l'esprit de leurs amis. Soit ignorance, soit haine, soit respect humain, ils attaquent, quand l'occasion s'en présente, tous les principes les plus essentiels du Catholicisme ; mais qu'un théologien s'avise de constater et de réfuter leurs hérésies ; l'eût-il fait dans les termes les plus polis, ils prétendent qu'on veut attenter à leur liberté, ils crieront au fanatisme, à l'intolérance ; et rien

(1) Voyez les pamphlets de MM. MICHELET et QUINET contre les Jésuites, *l'Ultramontanisme, le Prêtre, la Femme et la Famille*. Suivant ces pamphlets, la Révolution française a été la véritable héritière du Christianisme oublié et renié par l'Église. « Depuis deux cents ans, dit M. Michelet, moralement la France est pape. » (*Du Prêtre, de la Femme et de la Famille*, p. 527). L'organe de cette papauté nouvelle, bien entendu, c'est aujourd'hui le Collège de France !

ne leur sera plus facile que d'ameuter, pour leur défense, une bonne partie du public!

Il faudra cependant qu'on finisse par s'entendre, et que chacun ait le courage de ses opinions; car il y a trop de périls, dans la confusion d'idées où l'on veut s'établir. Est-ce que nous pouvons sacrifier, par un excès de courtoisie, des vérités nécessaires au salut du monde? Et n'est-ce pas là ce qu'on nous demande? N'est-ce pas là ce qu'on est logiquement contraint de nous demander, pour défendre les théories historiques propagées par le monopole?

Le Rationalisme s'en vient à nous d'un air candide, et il nous tient à peu près ce langage: — « Laissez-nous donc, et ne vous obstinez pas à compromettre l'idée chrétienne, en faisant dépendre sa valeur de son origine, et en attachant sa cause à une philosophie de l'histoire que la science moderne ne vous permet plus de défendre. Si vous êtes sages, vous abandonnez à la critique les faits surnaturels, les traditions mystérieuses et les livres sacrés que la vieille théologie considérait comme le fondement de la foi; comme nous et avec nous, vous aurez recours à la raison seule, pour découvrir et prouver directement toutes les vérités essentielles du dogme et de la morale. D'ailleurs, à quoi aboutit votre théologie historique? A des arguments d'autorité. Or on ne veut plus aujourd'hui se laisser conduire par l'autorité, mais seulement par l'évi-

dence intrinsèque. On ne croit plus qu'à ce que l'on voit; sachez-le bien, et prenez-en votre parti. Pourquoi, du reste, auriez-vous peine à vous y résigner? Est-ce que la Philosophie n'est pas devenue assez forte pour démontrer directement ce que l'Église imposait jadis aux intelligences par voie d'autorité?»

Ces conseils peuvent paraître raisonnables, quand on ne connaît ni l'essence du Christianisme, ni l'état actuel de la philosophie rationaliste; mais ils cessent de faire illusion, pour peu qu'on les soumette à un examen sérieux. Prenez l'exposition la plus élémentaire du dogme chrétien, le Symbole des Apôtres? Est-ce que l'histoire n'en est pas le centre? Est-ce qu'il en resterait quelque chose, si l'on supprimait les faits, sous prétexte de mieux conserver les idées? Non: rien n'en resterait; pas plus les principes de la *théologie naturelle*, que les dogmes complètement *surnaturels*; car, pour maintenir les uns et les autres dans nos âmes, il ne faut pas moins que l'autorité souveraine de la révélation et des miracles (1). Dieu a voulu que les preuves les plus décisives de sa parole et les mystères les plus touchants de son amour fussent des faits sensibles, et non pas des abstractions; c'est pourquoi il a fondu

(1) Jouffroy, après bien d'autres, l'a constaté par une triste expérience: *la divinité du Christianisme une fois mise en doute, il n'y eut bientôt plus rien, dans son âme, qui fût debout; »* tout ce que j'avais cru, dit-il, *sur moi-même, sur Dieu, sur ma destinée en cette vie et en l'autre, je ne le croyais plus. Je l'avais*

le dogme et l'histoire dans une vivante unité. Respectons son œuvre, lors même que nous ne saurions pas en comprendre la profonde sagesse. Ne la mutilons pas, sous prétexte de la mieux défendre.

Evidemment la philosophie rationaliste joue ici le rôle du médecin de Molière. Que prétend-elle, en effet, sinon enlever au Christianisme ses organes les plus essentiels ? L'Église, bien entendu, refuse de consentir à ces mutilations ; la Philosophie essaie donc de lui persuader qu'elle est malade, très malade, et que le seul moyen de sauver sa vie, est de subir les opérations qu'on lui conseille. « Que diantre faites-vous de ce bras-là ? — Comment ? — Voilà un bras que je me ferais couper tout-à-l'heure, si j'étais que de vous. — Et pourquoi ? — Ne voyez-vous pas qu'il tire à soi toute la nourriture, et qu'il empêche ce côté-là de profiter ? — Mais j'ai besoin de mon bras. — Vous avez là aussi un œil droit que je me ferais crever, si j'étais en votre place ? — Crever un œil ? — Ne voyez-vous pas qu'il incommode l'autre et lui dérobe sa nourriture ? Croyez-moi, faites-vous-le crever au plus tôt, vous en verrez plus clair de l'œil gauche. — Voilà au fond, les conseils du Rationalisme. Et ce n'est pas seulement un bras, ou un œil qu'on veut

• cru sur la foi du fait que maintenant ma raison ne pouvait plus admettre, et par conséquent je ne le croyais plus. Puis-que je rejetais l'autorité qui me l'avait fait croire, je ne pouvais plus l'admettre, je le rejetais. » (Voyez ci dessus, p. 367.)

enlever à notre foi, c'est sa tête qu'on prétend extirper, comme une excroissance difforme !

Dieu merci, nous ne sommes pas dupes de cette comédie sacrilège. Mais combien de jeunes laïcs en sont victimes ! Séduits par les promesses de leurs maîtres, ils s'imaginent que l'idée chrétienne leur apparaîtra plus belle et plus lumineuse, lorsqu'ils l'auront dégagée des faits historiques par lesquels Dieu a voulu qu'elle fût communiquée et garantie aux hommes ; mais tout s'évanouit et leur échappe. Après avoir perdu la foi au Christ véritable, au Dieu rédempteur, ils perdent bientôt la foi au créateur du monde, au législateur souverain, au juge incorruptible des consciences ; la notion de leurs devoirs, de leur destinée présente et future, s'obscurcit et disparaît, ou du moins il en subsiste à peine un souvenir vague et impuissant. Avec la confiance en la grâce et en la prière, la conviction de la liberté morale s'affaiblit, en même temps que la volonté réduite à ses propres forces se laisse dominer par les passions. Longtemps peut-être on tâche de se persuader encore qu'on est chrétien ; mais en réalité, on ne l'est plus que de nom. A la place des saintes croyances, qui donnaient force, lumière et vie, il ne reste plus en effet que des métaphores emphatiques, des banalités obscures, des abstractions prétentieuses et insignifiantes : nuées sans eau, comme parle l'Apôtre, qui, ne versant jamais aucune rosée féconde, ne servent qu'à dérober les rayons du soleil divin.